

I - Philosophie

(6) Se donner un sens¹ ou créer du sens

Par Jacques Baillon

HEC, Thésard, professeur à Lille 1, partenaire de Thema

Se donner un sens ou créer du sens est au cœur des préoccupations de beaucoup de personnes, qu'il s'agisse de tout un chacun pour son propre compte, ou de responsables éclairés qui cherchent à créer une adhésion des collaborateurs à leur organisation (entreprise, collectivité, association, etc.) autrement que par la contrainte. C'est une thématique que j'ai été amené à aborder dans mes travaux de recherche sur « comment développer l'esprit d'autonomie chez les cadres ». Cette réflexion sur la construction du sens par d'une réflexion sur ce qui conditionne une construction de sens, pour affronter la question du fondement ultime du sens, ce qui amène au final une réflexion sur l'éthique.

1 D'OU VIENT LE SENS, LA FINALITE ?

La première réponse est bien sûr le(s) projet(s) personnel(s) de l'individu, qui va (vont) conditionner et la lecture de la situation et l'action à mener. Il est bien connu en stratégie qu'une même situation peut être une menace ou une opportunité selon les objectifs poursuivis. Bien évidemment l'individu peut avoir de multiples projets selon le moment, le lieu ou l'enjeu (projet professionnel, projet familial, projet personnel, etc.), qui chacun donneront un sens, une signification particulière aux situations perçues. Ces projets appartiennent à l'intime de la personne (la boîte noire) et font partie de l'essence même de l'autonomie.

Néanmoins il peut être fructueux d'approcher ce qui peut conditionner ces projets.

¹ Il semblerait que seule la culture française pose la question du sens (d'Iribarne 1989). De fait, l'américain moyen semble accepter sa responsabilité dans sa richesse ou sa pauvreté, parce qu'il est fier d'appartenir au pays le plus puissant du monde et béni de Dieu (« God bless America ») : l'individualisme borné par le patriotisme, lui-même appuyé par la religion. Les chinois n'ont pas de notion de la transcendance (Jullien 1995) : le seul sens, finalité, est son intérêt propre, la solidité sociale étant assurée à la fois par l'insertion dans le cosmos, par l'appartenance à une filiation et par une administration forte ; ceci amène chacun à user et abuser de toute situation de pouvoir (d'où les phénomènes de corruption) et une grande prudence dans les échanges (être sûr que l'on peut se faire mutuellement confiance) et le peu de cas attaché aux écrits.

1.1 Le registre vital

Le premier facteur à prendre en compte est le registre vital dans lequel se situe l'individu. Morin (1980) identifie deux postures en lien systémique : vivre et survivre ; « vivre » est le désir de création, de produire du neuf, de prendre des risques ; « survivre » est le souci d'échapper à la mort ; nous retrouvons entre ces deux termes les caractéristiques de « complémentarité, concurrence, antagonisme » : pour créer, il faut bien que la survie soit assurée, pour survivre dans un monde hostile, il faut faire preuve de capacité de création ; néanmoins chacune de ces deux postures consomme de l'énergie vitale, du temps au détriment de l'autre ; d'où un antagonisme : si la survie prend le dessus, la capacité d'innovation disparaît et à terme la vie elle-même (le thème du petit bourgeois dans la littérature donne un bon exemple du triomphe de la survie) ; si la « vie » à tout prix l'emporte, la prudence disparaît et la mort est au bout du chemin (les aventuriers sont un bon exemple, qui bien souvent tentent l'exploit de trop).

1.2 L'événement

Cette posture vitale est fortement conditionnée par l'événement (Zarifian 2001) qui est un deuxième facteur d'influence pour le projet. C'est l'irruption de l'inattendu dans son existence auquel il faut bien donner un sens : c'est la rencontre d'une personne « aimable² », c'est l'entrée dans une nouvelle fonction, c'est le chômage brutal (exemple personnel vécu et cité par Zarifian), ce sont les événements heureux ou malheureux qui viennent interrompre le cours tracé de l'existence. Qu'en faire ? Quel nouvel avenir cela donne-t-il à vivre ? Quel projet poursuivre ? C'est le lieu de l'ambition³ personnelle. Si on n'est pas capable de donner d'y donner du sens⁴, on tombe dans le mal être, dans la « désolation⁵ ».

1.3 Les valeurs

Troisième facteur dans la production de sens : l'entourage, le groupe d'insertion et les valeurs qu'il véhicule. On ne peut pas faire comme si on vivait seul, sans voisins, sans famille, sans passé. Le poids de l'histoire et de la société est indéniable dans le sens donné à son action (cf. les § sur l'habitude et les conventions). Ce poids social s'exprime bien souvent à travers les valeurs, mises en avant pour justifier l'action. Parfois même cela semble le seul sens de l'action de l'individu, les principes fondateurs n'étant pas interrogés.

Qu'est-ce qu'une valeur ? C'est un « Principe de référence partagé par un ensemble d'individus. Cette valeur se trouve à la source d'une conduite

² au sens (encore lui) de « digne d'être aimée »

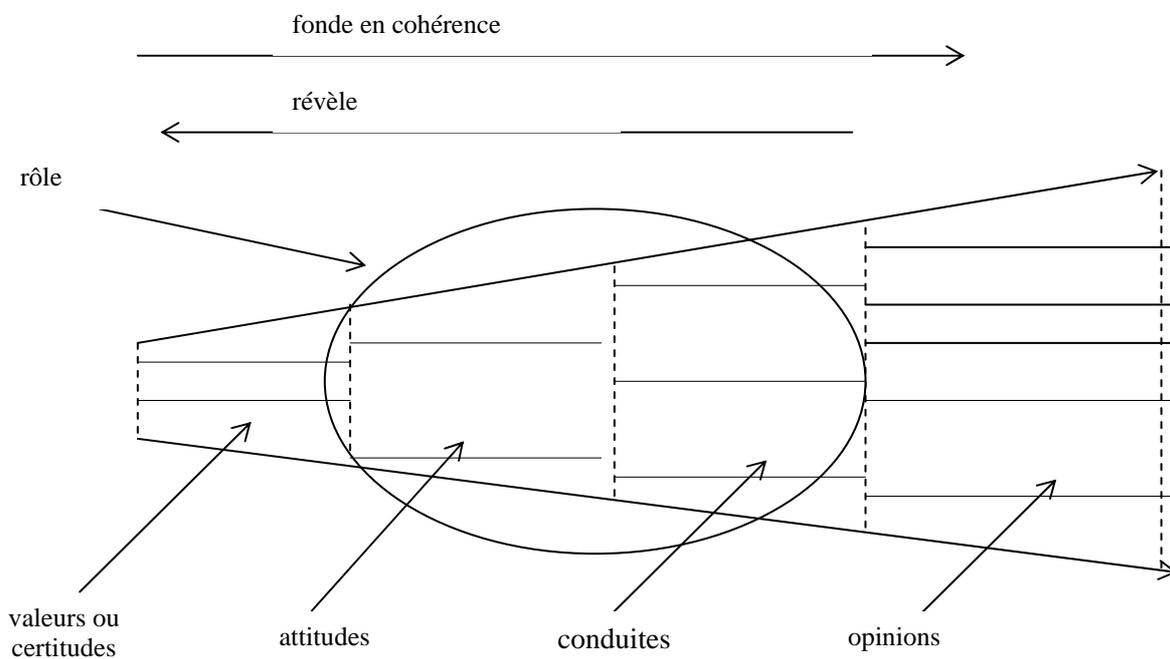
³ au sens de « volonté d'être », pas dans le sens moral péjoratif d'arriviste

⁴ une façon d'y donner du sens, c'est aussi de ne pas voir l'événement (nier la situation), pour justement éviter une trop forte remise en question.

⁵ C'est le vocable utilisé par Saint Ignace pour désigner l'état de mal être, je le cite car je le trouve très parlant : tout le monde imagine ce qu'est un paysage désolé, ou être désolé.

reconnue idéale et estimable par le groupe. Elle guide le comportement des individus appartenant au groupe » (Mucchielli 1994 p11). « L'environnement social et culturel préexiste aux individus ; il contient des valeurs et des normes sur lesquels les individus ont très peu de prise et qui s'imposent à eux ; ces valeurs et ces normes sont assimilées par les individus par imprégnation, à travers un bain culturel subi ; cette assimilation du préexistant culturel trouve les conditions de sa possibilité dans les origines fusionnelles et collectives de l'identité » (ibidem p40) ⁶. Dans les sources sociales du comportement, Mucchielli place les valeurs dans ce qu'il y a de plus profond, ainsi que le montre la figure suivante.

Figure 1 : Schéma de l'expressivité



A Mucchielli 1994 p 23

Bien évidemment il peut y avoir des incompatibilités de valeurs entre elles, notamment dans le cas de télescopage de valeurs issues notamment de systèmes d'appartenance différents, par exemple un cadre dirigeant soucieux d'humanisme, qui au nom de la rentabilité doit fermer une usine. Ces conflits de valeurs peuvent être source d'autonomie (choisir le référentiel est

⁶ Chazel 2007 cite des définitions proches : « Tout donné doté d'un contenu empirique accessible aux membres d'un groupe social et d'une signification en fonction de laquelle il est – ou peut être – un objet d'activité » (Thomas & Znaniecki ; « conceptions, implicites ou explicites, du désirable, propres à un individu ou à un groupe, qui influencent le choix parmi les modes, moyens et fins possibles de l'action » (Kluckhohn 1951). Toutefois, dans Chazel, les auteurs cités ne choisissent pas entre origine sociale ou personnelle des valeurs. Mucchielli propose lui de socialiser la notion de valeur. Je vais le suivre sur ce chemin, ce qui me permettra de distinguer les valeurs sociales, des choix éthiques, que je réserverai pour justement le choix individuel conscient de ce qui fait référence dans la vie de l'individu.

selon Kaufmann est une des sources de la pensée réflexive, et donc de l'autonomie), soit au contraire être source de conflit interne, de mal être, de désolation, (cf. la double injonction de Bateson) sachant qu'une transgression répétée d'une valeur atténuée considérablement le traumatisme, voire le fait disparaître.

1.4 Le choix éthique comme créateur de sens

Le dernier facteur vient du choix éthique, à la fois incrusté au plus profond de soi, et en même temps proposé par un Autre. Vaste sujet que je ne pourrai qu'effleurer (49 articles en parlent dans l'Encyclopédie Universalis mentionnant des auteurs immenses, d'Aristote – Ethique à Nicomaque – à Emmanuel Levinas – Totalité et infini – en passant par Spinoza – Ethique – Kant, Kierkegaard et Heidegger).

Le point de départ est que l'on sent bien que l'individu ne peut pas vivre seulement dans son seul intérêt, ne vivre que pour lui-même. D'abord parce qu'autrui existe, et qu'il se charge rapidement de rappeler son existence en cas d'égoïsme forcené. Mais aussi parce qu'on constate un besoin à se raccrocher, à s'insérer dans plus grand que soi : c'est le Cosmos des chinois, la Nature des animistes, le Dieu des religions du Livre, les Valeurs (Raison, Démocratie, Liberté, ...) des humanistes laïcs. Morin (2004) constate ainsi que « l'éthique se manifeste à nous, de façon impérative, comme une exigence morale » (p 13), comme l'injonction d'un devoir surgissant du fond de l'humanité (l'espèce), de la société dans laquelle on vit et du for intérieur. L'individu est ainsi décrit par la relation dialogique entre le principe d'exclusion, qui crée la clôture de l'être, son identité, et le principe d'inclusion, qui insère l'individu dans une relation à autrui (qu'il soit l'autre, la lignée ou la société - on pourrait rajouter la transcendance ou le Tout Autre) : « Autrui est une nécessité vitale interne » (p14). L'éthique est ce qui permet à ce principe d'inclusion d'exister.

Mais surgit un paradoxe : l'autonomie individuelle implique à l'évidence le choix individuel des règles éthiques ; mais alors sur quoi fonder l'éthique ? Selon Morin, l'éthique n'a dans ce cas pas d'autre fondement qu'elle-même, pas d'autre raison d'être que son exigence d'exister, l'archétype de cette éthique individualisée se trouvant dans les valeurs⁷, qui sont choisies par l'individu selon ses propres critères.

Ce qui nous fait déboucher sur l'autonomie absolue, puisque même l'éthique dépend de soi.

2 L'AUTONOMIE ABSOLUE, SANS LA LOI

L'autonomie absolue ne peut donc prendre appui sur rien, que sur elle-même. Philippe Bénéton (1997) dans la Revue des Deux Mondes analyse

⁷ Note de bas de page de Morin 2004 (p 25) : « le terme de « valeurs » appliqué à l'éthique apparaît dans la deuxième partie du XIX^e siècle ; il indique que l'éthique cesse d'être une exigence intérieure vécue inconditionnellement ; il justifie l'éthique en y important une notion économique, voire boursière indiquant la haute qualité d'un bien. »

cette situation. Selon lui, en effet, un des mythes⁸ qui guide l'homme moderne est bien celui de l'autonomie : « Tu es un maître, tu dois te comporter comme tel en deux sens : sois le créateur de toi-même et sois assuré que quels que soient tes choix, nul n'est plus grand que toi ; prends le dessus du monde, appuie-toi sur la raison technico-scientiste, sois un spécialiste et domine ton objet. Que rien ne te retienne ; il n'y a rien qui ne soit donné, sinon ton autonomie radicale, tu ne dois rien à personne » (Bénéton 1997 p 102). Cette autonomie radicale implique le refus de toute autorité, d'où le refus d'appuis et d'indications extérieurs, c'est-à-dire en fait un renfermement sur soi. Le Moi gagne mais l'être perd : c'est le règne du subjectivisme, « il n'y a plus de bonnes raisons de penser sa vie (...) Si tout choix est justiciable par lui-même, s'il n'a pas d'autre fondement que la subjectivité, l'absurde règne » (ibidem p 106). L'autonomie radicale signifie choisir ce qu'on fait ET choisir ce qui en fait la valeur. Mais déterminer la valeur de son choix fait que plus rien n'a de sens : « le libre choix n'a de sens que si je ne suis pas maître du sens (ibidem p 106)⁹. Ce qui fait qu'on s'attache à la procédure (être autonome pour être autonome) plutôt qu'au contenu : on est indifférent aux fins poursuivies qu'on ne questionne pas ; on s'éloigne ainsi de soi ; « l'homme contemporain joue un rôle et ce rôle est dicté par l'extérieur. L'apprenti-maître récuse toute autorité, répugne à s'engager tout entier : il est alors sans défense contre les influences » (ibidem p 108). D'où un conformisme de la pensée et du comportement.

La boucle est bouclée : à force de récuser toute règle externe à soi, on se retrouve à suivre quand même une loi informelle, elle aussi externe : la conformité sociale, mais qui présente un inconvénient majeur, son inconstance, qui rend beaucoup plus difficile la construction de soi ; on devient comme un bateau sans boussole.

3 LA REFONDATION DU SENS, DE L'ETHIQUE

3.1 L'approche d'Edgar Morin

Un système ne peut se justifier par lui-même : l'autonomie a besoin d'un sens, d'une finalité externes à elle-même. Morin (2004) la trouve dans la reliance au monde, que ce soit la reliance avec le cosmos, qui devient le mythe (principe) fondateur de bien des sociétés (nous retrouvons là la source externe de la loi sociale) ; ou que ce soit par l'éthique qui devient l'expression de l'impératif de reliance : « Plus nous sommes autonomes, plus nous devons assumer l'incertitude et l'inquiétude, plus nous avons besoin de reliance. Plus nous prenons conscience que nous sommes perdus dans l'univers et que nous sommes engagés dans une aventure inconnue, plus nous avons besoin d'être reliés à nos frères et sœurs en humanité. » (p 33) ; la pointe ultime de la reliance étant l'amour.

⁸ Lecourt (1996) identifie comme mythes fondateurs de notre société Prométhée, Faust et Frankenstein, trois personnages qui se sont affranchis des lois divines (la possession du feu, la maîtrise du temps, la création de la vie) et ont ainsi acquis une plus grande autonomie et qui tous trois ont chèrement payé leur transgression. Le mythe du péché originel se situe lui aussi dans cette lignée : la transgression d'un interdit se paie.

⁹ cf. le théorème de Gödel, qui montre qu'un système ne peut trouver en lui-même sa propre justification.

3.2 L'éthique fondée la conscience, la liberté et la vérité

L'analyse de Morin, parfaitement en ligne avec l'analyse systémique qui ne s'intéresse qu'aux relations, ne met l'éthique que dans la reliance : les choix guidés par ce qui consolide les liens et non par ce qui isole. Mais ce faisant, il laisse de côté le contenu même de l'individu, sa personne. Dherse & Minguet¹⁰ (1998) fondent, eux, l'éthique à l'intersection des règles de vie personnelles et de la rencontre de l'altérité. Ces auteurs cernent le choix éthique par ce qu'ils appellent le « triangle d'or » (voir la

Le triangle d'or de la morale ci-dessous) : avoir **conscience** d'exister, être **libre** par rapport aux influences externes, être en **vérité** avec soi-même, le tout nourri par la relation à **l'autre**. Ceci permet d'approfondir le principe d'exclusion dont parle Morin et sans doute d'éliminer ce terme d'exclusion pour lui préférer celui d'identité.

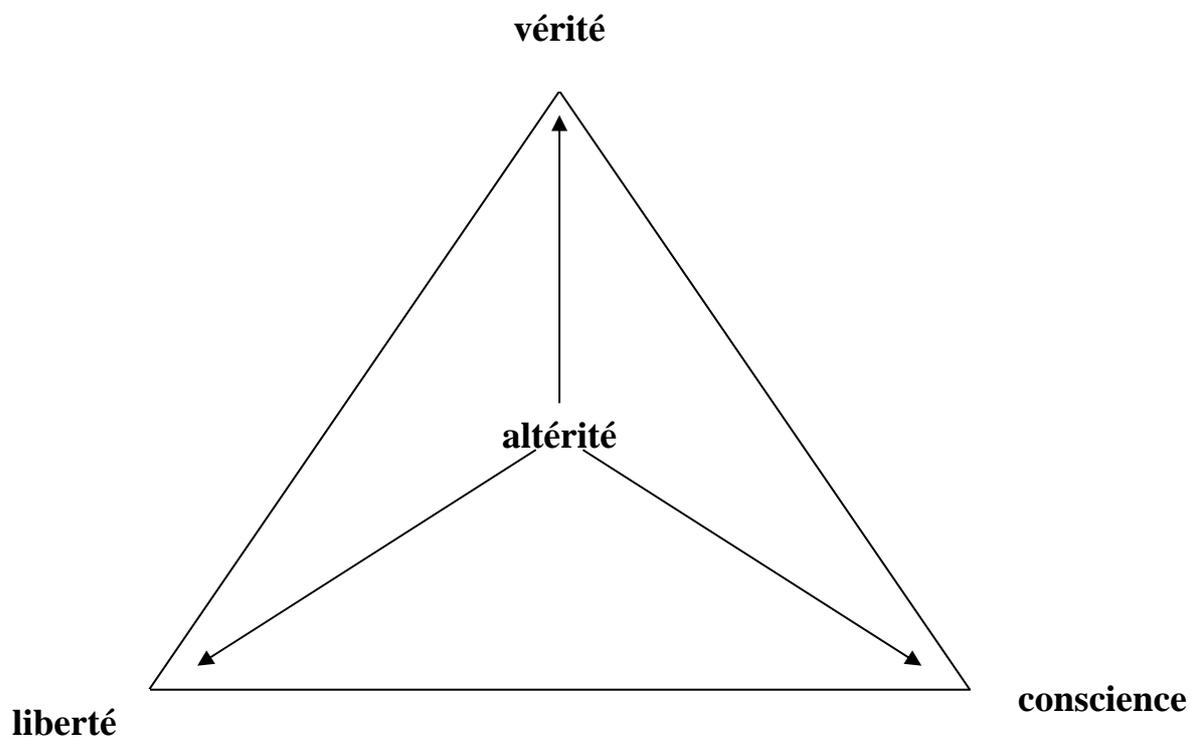
Dherse & Minguet définissent la Conscience, la Vérité et la Liberté¹¹ non pas comme des champs extérieurs à la personne, mais bien comme des postures, ce ne sont pas des valeurs que l'on possède, comme des valeurs boursières, mais des valeurs dont on vit ; il ne s'agit pas de dire : j'ai la Vérité (ou je la cherche), mais je suis en Vérité, je suis clair avec moi-même, je vois clair en moi ; de même pour la Liberté : ce qui est en jeu, ce n'est pas tant les libertés formelles, bien qu'elles ne soient pas négligeables, mais bien la Liberté intérieure, cette capacité à se mouvoir dans le monde sans y sacrifier sa propre personne ; enfin la Conscience, non pas la conscience morale ou l'instance de censure de l'inconscient, mais la Conscience d'être, d'exister¹².

¹⁰ Je pense intéressant de noter que Hughes Minguet est à la fois moine bénédictin et responsable du séminaire « Ethique et Entreprise » au MBA d'HEC.

¹¹ Si tout homme de bonne volonté peut entendre et adhérer à ces valeurs, il me paraît cependant important et honnête de préciser qu'elles sont issues clairement d'une lecture des Evangiles et d'un compagnonnage avec l'homme Jésus, tel qu'il se donne à contempler. Je précise cela car pour les chrétiens ceci vient, non pas d'un homme, mais d'une Révélation extérieure à l'humanité : l'humanité n'est pas sa propre fin, le système humanité ne boucle pas sur lui-même mais s'ouvre sur un Tout Autre, qui lui donne sens. Ceci n'est bien évidemment pas du ressort de la science, ne peut se démontrer, c'est à l'évidence de la métaphysique. Nous avons vu que pour rendre compte de l'autonomie, nous ne pouvions nous en passer : je prends donc le risque de cette parole.

¹² Voir aussi la conscience de soi dans Hoffmans-Gosset 1994 p 34

Le triangle d'or de la morale



Bien évidemment ces trois valeurs forment un système : être en vérité permet d'avoir une claire conscience de ce qu'on est et de ce qu'on vit et ainsi décider en toute liberté, sans pression extérieure, consciente ou inconsciente ; décider en toute liberté favorise la prise de conscience de ce qu'on vit et donc de ce qu'on est et de progresser dans la vérité de soi ; avoir pleinement conscience de ce qu'on vit donne une grande liberté d'agir et permet de se sentir en vérité.

Et l'autre dans tout cela ? Il est accueilli, reconnu dans sa vérité, tel qu'il est, sans jugement, mais sans complaisance ; grâce à cela, il peut lui

aussi être en vérité, d'où prendre conscience de ce qu'il est et progresser dans sa liberté, sa maîtrise de lui-même. En retour, il renvoie des messages qu'on accueille sereinement parce qu'on se sent en vérité et libre ; on se sait imparfait, insuffisant, ne sachant pas tout, on sait qu'on a besoin d'apprendre de l'autre. C'est l'Harmonie, le Paradis, le Nirvana.

Il faut tenir les 3 pôles, car si on en privilégie un, le système devient pervers. Ainsi en est-il de « la morale libertaire » (on fait ce qu'on veut quand on veut) : mon seul intérêt immédiat me guide : pas de vérité supérieure à celui-ci, il n'y a pas d'action collective qui tienne, chacun peut mener sa vie comme il l'entend, du moment que cela ne me dérange pas plus ; bref, rien ne vient me questionner, c'est la porte ouverte aux horreurs et aux totalitarismes¹³. Mettre en exergue la vérité donne tout autant des comportements pervers, c'est la « morale de la rigueur » : tout est sacrifié à ce qu'on a décidé être la Vérité ; tout pensée autre est fausse et doit être combattue, avoir conscience de soi autrement que dans la Vérité imposée est impossible ; c'est le lot de tous les intégrismes politiques ou religieux. Dernier avatar : « la morale de la sur-conscience ou du 'je ressens' » ; ici seul compte mon ressenti instantané, il n'y a plus vérité, ni liberté, ni différence, il n'y a plus que la fusion dans le cosmos : les astres peuvent dicter la conduite ; c'est le phénomène sectaire.

Indépendamment de la métaphysique sous-jacente à cette construction, le mérite de Dherse & Minguet est d'établir la finalité, le sens personnel, l'éthique sur des fondements qui permettent 1- à l'individu de se définir lui-même, 2- avec des règles qui sont indépendantes de lui, 3- et qui assurent la relation pacifique avec autrui. L'autonomie n'est plus sans fondement, mais en même temps elle participe à la constitution de ceux-ci : vérité, liberté, conscience ne sont jamais atteintes, il s'agit de chemins sur lesquels progresser et ainsi grandir en autonomie. Ces postures fonctionnent comme des cadres pour l'action (ce sont bien des lois) acceptées comme tels par l'individu autonome et donc créent de la signification, mais en même temps elles servent de finalité, car elles restent des idéaux jamais atteints et deviennent donc des buts à l'action et la décision ; enfin elles sauvegardent l'autonomie personnelle car les chemins, les projets personnels restent à inventer. L'éthique comme loi extérieure intériorisée devient le cadre privilégié de l'autonomie.

4 EN CONCLUSION

Avoir un sens, une finalité à ce qu'on fait est une des clés de la montée en autonomie. Nous avons vu avec Morin et Benetton que cette finalité pouvait être purement subjective, ne se fondant que sur la nécessité de son existence, mais avec des fondations pour le moins friables (sablonneuses ?). Morin dans sa recherche d'un fondement extérieur à l'individu pour lui servir d'ancrage, met la finalité dans la nécessité ressentie d'être en lien avec le monde qui nous entoure ; mais ce faisant met l'éthique en contradiction

¹³ Les penseurs du libéralisme moderne l'ont bien compris qui réintroduisent une morale, par dessus la liberté individuelle, pour proscrire l'usage de la force individuelle comme moyen de régulation.

avec l'identité. Dherse & Minguet proposent des postures de vie (être en vérité, être libre, avoir conscience d'exister, en relation avec autrui) non subjectives, mais incorporées par le sujet, ce qui permet un ancrage intime mais en même temps externe qui permet le questionnement.

Nous sentons bien que la réponse à cette question du sens n'est pas donnée mais qu'elle émerge à la fois des circonstances de la vie (les « événements »), de l'environnement social, des institutions, de l'histoire personnelle - voilà pour les conditionnements externes - et des choix personnels posés - la marge de liberté ou du moins le résidu non expliqué des études. Le sens n'est pas donné, il est à construire : « Marcheur, il n'y a pas de chemin, le chemin se construit en marchant¹⁴ ».

Et cette réponse est proprement vitale, car la dimension du sens trouvé ou donné à ce qu'on vit donne la dimension à la vie elle-même. A titre d'illustration, la parabole des 4 tailleurs de pierre est éclairante. Quatre tailleurs de pierre sur le bord du chemin. Un passant interroge le premier : « Que fais-tu ? – Je taille une pierre – Et toi, demande-t-il au deuxième, que fais-tu ? – Je bâtis un mur – Et toi ? – Je construis une cathédrale, dit le troisième. – Je sers la gloire de Dieu, dit le quatrième » (Antoine de Saint-Exupéry, cité par Jarrosson 1994 p 172) Même tâche et pourtant quelle différence de perspective dans le travail ! Nous percevons bien qu'être dans le premier cas ou dans le quatrième modifie complètement le comportement au travail. Le sens est un des éléments clés de l'autonomie, il se construit, l'autonomie se construit.

Bibliographie

BENETON Philippe (1997) *Le mythe de l'autonomie* ; Revue des 2 Mondes ; janvier 1997 p 103-108

CHAZEL François (2007) *Normes et valeurs sociales* ; in Encyclopédie Universalis

DHERSE Jean Loup & MINGUET Hughes (1998) *L'éthique ou le chaos* ; Presses de la Renaissance

D'IRIBARNE Philippe (1989) *La logique de l'Honneur* ; Editions du Seuil

HOFFMANS-GOSSET Marie-Agnès (1994) *Apprendre l'autonomie, apprendre la socialisation* ; Chronique Sociale

JARROSSON Bruno (1994) *Décider ou ne pas décider, réflexions sur le processus de la décision* ; Maxima

JULLIEN François (1995) *Le détour et l'accès* ; Grasset

KLUCKHOHN Clyde (1951) *Values and Value-Orientations in the Theory of Action*; in "Toward a General Theory of Action" sous la direction de T. Parsons & E. Shils - Cambridge

¹⁴ Machado cité par Le Moigne & Orillard (1995 – p 102)

LECOURT Dominique (1996) *Prométhée, Faust, Frankenstein, fondements imaginaires de l'éthique* ; collection « Les empêcheurs de penser en rond »

LE MOIGNE Jean Louis & ORILLARD Magali (1995) *L'intelligence stratégique de la complexité "en l'attente de bricolage et de bricoleurs"* ; Revue Internationale de Systémique ; vol 9 n°2 p101-104

MORIN Edgar (1980) *La méthode - tome 2 -La vie de la vie* ; Editions du Seuil

MORIN Edgar (2004) *La méthode 6 – Ethique* ; Editions du Seuil

MUCCHIELLI Alex *La psychologie sociale* ; Hachette Université

THOMAS W.I. & ZNANIECKI F. *The Polish Peasant in Europ and America* ; vol I et II Chicago 1918; vol III et IV Boston 1919-1920

ZARIFIAN Philippe (2000) *La confrontation aux événements : entre sens et communication* ;Revue Sciences de la Société n° 50/51 octobre 2000 ; p 107-128

Bénéton 1997 -, 4

Chazel 2007 -, 2

d'Iribarne 1989 -, 1

Dherse & Minguet 1998 -, 5

Hoffmans-Gosset 1994 -, 6

Jarrosson 1994 -, 7

Jullien 1995 -, 1

Kluckhohn 1951 -, 2

Le Moigne & Orillard 1995 -, 7

Lecat 2000 -, 7

Lecourt 1996 -, 4

Morin 1980 -, 1

Morin 2004 -, 4, 5

Mucchielli 1994 -, 2

Thomas & Znaniecki -, 2

Zarifian 2001 -, 2